

On raconte qu'en 1414, l'empereur Yongle sortit de son Palais pour aller, à sa porte, accueillir l'extraordinaire présent qu'on lui faisait. C'était une girafe, que lui envoyait le souverain du Bengale Sayf ud-Din, qui la tenait lui-même de marchands musulmans l'ayant capturée en Afrique. C'était une girafe, mais en 1414, à Nankin, on la prenait pour une licorne — *qilin*, en mandarin, un animal mythique qui ne ressemble guère à notre chimère (c'est une sorte de cerf couvert d'écailles) et qui symbolise la justice et le bon gouvernement. On « peignit la girafe » — entendez : sur des rouleaux —, on la célébra, on lui dédia des poèmes.

Le cadeau fit une telle impression que l'on savait désormais quoi offrir à l'empereur Ming pour lui complaire : dès l'année suivante, en 1415, Yongle reçut une autre girafe venue de Malindi (une cité swahilie de l'actuelle Kenya), puis d'Aden en 1419 et de La Mecque en 1433. Or, 1433 est précisément l'année où s'arrêtent net les expéditions maritimes de l'amiral Zeng He, eunuque de confession musulmane au service de l'empereur. Ses caravelles ventrues avaient remonté les routes du grand commerce des épices et de l'or depuis l'Océan Indien jusqu'à Djedda — le port de La Mecque qui, dans les années 1420, supplante Ormuz comme plaque tournante de ces échanges — avant de longer les côtes orientales de l'Afrique jusqu'au Mozambique. On a longtemps interprété le coup d'arrêt de ces expéditions comme une sinisation manquée du monde : elle témoigne en fait de la certitude retrouvée que la Chine est, en soi, son propre monde, et qu'elle n'a nul besoin d'explorer et d'exploiter les immensités barbares puisque, par le système des tributs que symbolise le cadeau diplomatique de la girafe africaine, c'est le monde — ses richesses et ses merveilles — qui va au-devant d'elle.

Si j'ai choisi d'évoquer cette histoire de l'arrivée d'une girafe qu'on prit pour une licorne à Nankin en 1414, c'est parce que je l'ai lue dans le livre que vous nous faites l'honneur de distinguer. Diriger un tel livre revient en effet à se ménager le plaisir d'en être le premier lecteur. Un lecteur qui a évidemment tout à y apprendre. Qu'est-ce que l'année 1414 (non pas 1515 qui, c'est bien connu, voit l'arrivée des Portugais à Ormuz, mais 1414) pouvait évoquer pour moi avant d'entreprendre ce périple ? Sans doute tout de même, et comme il est également raconté dans le livre, le début du Concile de Constance — ville d'Allemagne où les Pères du Concile s'éprouvèrent comme des Pères de l'Europe, idée encore tremblante et incertaine, au cœur de cet empire de moins en moins universel et de plus en plus germanique dont Pierre Monnet a retracé l'histoire.

Cette année 1414, qui voit le début de la dynastie des Sayyid à Delhi, est aussi celle où Shahrukh, le dernier fils de Tamerlan, s'empare des villes du plateau iranien après avoir repris Herat, Samarkand, la Transoxiane, au cœur de l'ancien système-monde. Mais l'historien sait bien qu'à ce moment, la réunification timouride ne pourra résister longtemps à la pression des tribus turkmènes s'emparant de ce que Julien Loiseau appelle « le centre effondré de l'islam » et faisant du XV<sup>e</sup> le siècle

turc. Or, dans la chronologie de notre livre, ces dates plus ou moins assurées en côtoient une autre, bien plus incertaine, car inscrite dans une autre texture du temps. Voici des historiens qui se penchent sur le nom d'un roi, Megat Iskander Syah, fils de Parameswara, fondateur du royaume de Malacca. Ils disent : son onomastique semble témoigner de la conversion à l'islam du souverain. Un nom, rien de plus qu'un nom, une trace frêle pour reconstituer une histoire à grand spectacle, qui se déroule dans une région cruciale pour les échanges entre les parties occidentale et orientale de l'Asie maritime, depuis Johore (actuelle Singapour) jusqu'à la côte orientale de Sumatra, et qui devient à la fois le poumon de la nouvelle économie-monde et le foyer de la seconde islamisation du monde.

Voici pour la coïncidence des dates. Mais il est une autre manière de voyager dans le livre. En parcourant les milliers de galeries souterraines que Yann Potin a forées dans l'épaisseur du volume, ces petits renvois marginaux qui forment un index thématique étalé sur le livre comme un filet, et qui d'un texte à l'autre, font court-circuit. Et de la page 626 qui est celle de la licorne chinoise, une patte de mouche nous indique : « cf. Afrique, p. 95 ». Alors suivons-là. Nous voici donc ramenés 530 pages avant, mais 84 ans plus tard, à frôler avec les Portugais ce liseré côtier de l'Afrique orientale, où s'égrènent du nord au sud les cités swahilies. Les archéologues, découvrant leur puissance, les ont comparées aux cités-États italiennes — car les Européens sont ainsi qu'ils croient honorer le monde en baptisant ses lieux éminents du nom de leurs gloires locales. Ce sont donc Sofala, Mombasa et Malindi. Malindi, d'où vient notre girafe qu'on prit pour une licorne, Malindi que Vasco de Gama atteint en 1498. De Malindi, vraisemblablement sous la conduite d'un pilote arabe, le navigateur portugais file vers Calicut. Le contournement de l'Afrique, interminable et décourageant, allongeait en latitude l'impénétrable obstacle. Les Européens contournent le continent africain, détournent le regard, la découverte de l'Afrique n'aura pas lieu.

Oui, vous le voyez, on s'amuse bien avec ce livre qui permet de « voyager vers des noms magnifiques », pour reprendre le beau titre d'un livre récent, de Tamerlan à Magellan, de Samarkand à Calicut. C'est pourquoi je dois féliciter le jury : vous avez eu bien raison de les distinguer — je le dis avec d'autant plus de simplicité que pour plus de ses 9/10<sup>e</sup>, je n'en suis pas l'auteur. Aussi vous suis-je reconnaissant d'accepter l'incongruité de ce discours où je parle pour tous les autres, en ne m'attribuant toutefois aucun de leurs mérites. « Ah, vous nous avez fait un collectif » : la déception pointe toujours chez les éditeurs à qui l'on propose un tel projet. Raison de plus pour saluer la détermination des éditions Fayard [...]. Mais nous avons encore quelques raisons (et certaines sont, disons, politiques) de croire que le terme collectif n'est pas encore totalement infâmant.

Ce collectif, c'est celui de l'équipe de coordination dont j'ai déjà cité les noms : Julien Loiseau et Yann Potin qui viendront se joindre à la discussion, Pierre Monnet qui regrette de ne pouvoir être parmi nous, défendant à Coburg l'université franco-allemande qu'il préside — car pendant que nous rêvons du monde, Pierre, lui, fait l'Europe. Mais le collectif est aussi, cela va sans dire, les presque soixante-dix

auteurs qui ont participé au livre, avec une disponibilité, une générosité intellectuelle, une ouverture d'esprit qu'au fond je ne m'explique toujours pas, beaucoup acceptant avec entrain le risque d'outrepasser leur strict domaine de compétence. Oui, notre émotion est grande de recevoir ce prix de la Dame à la licorne, décerné par l'Association pour le rayonnement du musée national du Moyen Âge [...]. Et c'est cette expression « musée national du Moyen Âge » que je voudrais blasonner : en montrant d'abord comment il est dans ce livre question du Moyen Âge, ensuite comment ce Moyen Âge est évidemment assez peu national tout en s'inscrivant sans complexe dans l'historiographie française, enfin comment la figure du musée n'est peut-être pas la moins adéquate pour saisir la manière dont on peut s'y promener, s'y perdre, s'y retrouver.

Il s'agit donc d'un livre d'histoire du Moyen Âge. Je garde la mémoire de la conversation qui l'a fait naître : c'était à Istanbul, lors d'un de ces congrès mémorables au cours desquels la tribu des médiévistes se transporte au loin pour éprouver la solidarité têtue de leur corporation. L'esprit des lieux nous portait à réfléchir à la spécificité de ce XV<sup>e</sup> siècle dans lequel nous avons chacun (je parle de l'équipe de coordination qui se constituait alors) installé notre petit lopin d'historien. Et je me souviens, avec émotion aujourd'hui, que c'était la voix impérieuse de Bernard Guenée, entendue à la Sorbonne voici près de vingt-cinq ans, qui m'avait personnellement entraîné vers ces rivages.

Sur le plan académique, pourtant, on ne se dit pas spécialiste du XV<sup>e</sup> siècle, mais de la fin du Moyen Âge — ce qui correspond aux pratiques d'enseignement où le millénaire, exténué, n'en finit pas de finir entre la chute de Constantinople et le voyage de Christophe Colomb. 1453, 1492 : ces deux dates font, dans les représentations communes, des candidats sérieux au titre de fétiches de la modernité. Mais justement, Jérôme Baschet a montré dans sa *Civilisation féodale* que ce qui prenait pied en Amérique avec les *conquistadores* n'était en rien les temps modernes, mais ce Moyen Âge conquérant et obtus, batailleur et chrétien, en un mot féodal, de la *Reconquista*. Le Moyen Âge, oui, mais tel que le XV<sup>e</sup> siècle l'avait transformé.

Il y avait donc un enjeu théorique à tenter une histoire médiévale de ce siècle, et pas seulement pour disputer aux modernistes l'habitude qu'ils ont prise, depuis Fernand Braudel, de commencer à se sentir chez eux dans l'Italie du *Quattrocento*. Mais y voir un lever de rideau, c'est inévitablement orienter l'histoire — c'est-à-dire à la fois rejoindre un récit écrit par avance et l'enfermer quelque part, en l'occurrence ici la provincialiser dans ce finistère de l'Eurasie qu'on appelle l'Europe et qui n'a pas encore fait montre de sa prééminence. Aussi sera-t-on peut-être étonné de constater à la lecture de ce livre combien le terme de Renaissance, par exemple, s'y fait finalement discret. Et même si le bandeau rouge de l'éditeur, « Aux origines de la mondialisation », semble y faire claquer l'étendard de la téléologie, l'important réside dans le pluriel qui rend la généalogie incertaine : il n'était pas écrit que la mondialisation fut l'occidentalisation du monde, et le XV<sup>e</sup> siècle est précisément le moment où l'histoire semble hésiter entre différents

avènements possibles. Notre travail aura été d'en déplier les potentialités inabouties, les promesses non tenues, pour défataliser le cours du temps et dissiper l'aura du futur antérieur, ce charme de ce qui s'impose à nous comme ayant été inéluctable, au seul motif qu'il en fut ainsi.

C'est donc parce que nous voulions écrire une histoire du XV<sup>e</sup> siècle émancipée des téléologies de la modernité, déplier en somme ce que nos habitudes académiques situaient dans le pli du livre, quitte à en casser la couverture, que nous en sommes arrivés à l'histoire du monde. La démarche est ici strictement géohistorique, qui consiste à localiser un moment d'histoire. Or, le lieu du XV<sup>e</sup> siècle n'est rien d'autre que le monde. Si le livre a rencontré quelque intérêt dans le public et dans la presse, c'est donc aussi du fait d'un certain effet d'aubaine — et j'en viens donc à mon deuxième point. Au moment de sa parution, il a semblé à certains qu'il pouvait utilement nous distraire de l'injonction adressée aux historiens, sommés de retourner vaillamment sur la frontière, d'aller nous rassurer sur notre identité, nous conforter dans nos certitudes nationales, et y enfouir toujours plus profondément ces fameuses racines, métaphore incongrue pour les sociétés humaines, mais insistante. Bref, pour le dire vite, ce livre pouvait être reçu comme un pavé, un lourd pavé convenons-en, dans la mare de l'identité nationale — mare aux eaux stagnantes, convenons-en également.

De ce point de vue, s'il s'inscrit dans un petit remous de la conjoncture politique (même pas l'écume braudélienne, à peine un clapotis), il prend aussi place dans un courant historiographique — et pareillement à notre corps défendant, en tout cas de manière non pleinement préméditée. Les historiens français ont, dans leur grande majorité, et depuis vingt ans, consciencieusement ignoré l'une des voies d'élargissement du questionnaire historique qui porte le nom de *world history*. Ils s'enorgueillissaient parfois de leur ignorance, la présentant crânement comme une résistance héroïque à l'empire américain — alors que la *world history* est un courant proprement mondial, incompréhensible si l'on ne prend pas la mesure de la mondialisation des pratiques historiques et de l'émergence de nouvelles historiographies, notamment sur le continent indien. Aujourd'hui au contraire, certains s'enthousiasment avec la foi des nouveaux convertis, mais de cette religion nouvelle ils sont moins les pratiquants que les théologiens abstraits et doctrinaires.

C'est un fait, dont il n'y a lieu ni de se féliciter ni de se désoler : l'historiographie française a évité soigneusement ce *mainstream*, du fait peut-être du rapport embarrassé qu'elle entretient avec l'héritage braudélien, et a baptisé ce repli un peu frileux du nom de son saint tutélaire Marc Bloch, au prix d'une trahison de celui qui fut à la fois, on le sait, un patriote ardent et un praticien d'une histoire comparée, ouverte au grand vent du décroisement des historiographies nationales. Dès lors, que faire ? Certainement pas rattraper le temps perdu — il ne se rattrape pas — mais comprendre au moins les raisons de l'évitement.

Ce que nous avons retenu de la *world history* est donc moins un programme qu'une exigence : celle de désorienter notre regard — en l'occurrence ici prendre ses distances avec l'eurocentrisme. Carlo Ginzburg l'a écrit : l'historien doit

pratiquer l'*estrangement*, et par un pas de côté se désorienter un peu — non pas pour le plaisir de s'étourdir, mais par la nécessité de prendre position, au sens où le peintre peut le faire, en s'écartant un peu de son sujet pour mieux l'approcher. On peut tout voir, de n'importe quel point de vue, et aucun n'est en soi privilégié — pas plus celui de la péninsule ibérique que celui de la péninsule coréenne — mais la seule chose qu'on n'y verra jamais, c'est son propre point de vue. Or ce que l'on appelle la globalisation n'est rien d'autre que l'universalisation d'un point de vue particulier sur le monde : celui qu'a réussi à imposer l'Europe occidentale. Pourquoi, comment, c'est aussi l'objet du livre qui à la toute fin dresse le miroir des représentations — représentations picturales, cartographiques, diplomatiques — dans lequel se mire, en un reflet changeant et inquiet, une certaine conscience européenne.

Nous écrivons donc d'un certain point de vue, qui est celui de l'historiographie française. En ce sens, nous sommes redevables aux propositions de l'histoire connectée de Sanjay Subrahmanyam et Serge Gruzinski, qui peuvent être lues comme une acculturation de la *world history* aux exigences de l'historiographie française. L'histoire du monde peut sembler un antidote au roman national, mais c'est un antidote trompeur si elle substitue un grand récit à un autre. Et c'est bien ce que l'on a reproché à certains courants de la *world history* : développer un grand récit un peu vague et guère documenté, s'étalant paresseusement sur la longue durée des échanges économiques. On risque de se lasser de la saga de l'économie mondiale de la soie de 1450 à 1750 aussi vite qu'on s'est fatigué du récit des guerres de Louis XIV. Et plus sérieusement, cette nouvelle histoire mondiale — Krzysztof Pomian l'a bien montré — remet en selle l'ancienne histoire universelle en tant qu'elle raconte l'aventure héroïsée de grands principes indiscutés. Et ces principes sont désormais : l'échange, le décloisonnement, le métissage, l'ouverture.

Or l'histoire de la lente connexion des mondes médiévaux, cette histoire que nous avons d'ailleurs échoué à nommer — l'ouverture du monde, l'avènement du monde, l'accomplissement du monde : il y a plein de couvertures auxquelles vous avez échappé — ne dit pas le tout du monde. Celui-ci doit aussi se parcourir au gré de la chronique heurtée des antimondialisations. Voici comment, par exemple dans la deuxième partie intitulée chroniques du siècle, revenait le temps des batailles : Aljubarrota 1385, Kossovo Polje 1389, la liste est longue — qui sont autant de cristallisations mémorielles des identités nationales. C'est aussi cela, la tâche de l'historien : comprendre la manière dont les sociétés produisent de la différence à partir de la distance, de l'incompréhension à partir des différences, de l'hostilité à partir des différences.

Et tout cela, pour donner quoi ? Une « histoire du monde au XV<sup>e</sup> siècle » ? On aura compris que tous les mots, ici, sont trompeurs : parce que nous savons bien que le monde n'existe pas plus pour le XV<sup>e</sup> siècle que le XV<sup>e</sup> siècle n'existe pour le monde. Il s'agit, dans les deux cas, d'objets de pensée, de constructions historiques — qui dans le cas du siècle, découpe arbitraire du temps, exhibe clairement son artifice. Dès lors, on ne peut en écrire l'histoire, au sens d'un grand récit structuré.

C'est peut-être décevant et je me souviens avec amusement d'un débat public au cours duquel un auditeur s'était révolté contre la présentation où nous tricotions, avec peut-être un brin de préciosité, avec les incertitudes de cette histoire plurielle. « Mais enfin, s'était-il exclamé, voici une heure que je vous écoute et je ne sais toujours pas ce que je pourrais raconter, en trois phrases, à mes élèves, pour leur dire : voici ce qu'était le monde au XV<sup>e</sup> siècle ». C'est devenu un peu moins drôle quand on demanda effectivement de les écrire, ces trois phrases, en 600 signes, dans les manuels des nouveaux programmes bricolés à la hâte, où un peu de Pékin et de Tenochtitlan au XV<sup>e</sup> siècle venait compenser beaucoup de France religieuse et rurale au Moyen Âge.

Peut-on répondre que si l'on écrit de l'histoire, c'est précisément parce que l'on pense qu'elle ne peut se ramener à trois phrases ? Ce serait aussi arrogant qu'inconscient. Le temps des grands récits écrits à la première personne est révolu — et là encore, nous ne devons ni nous désoler ni nous enorgueillir de ne plus pouvoir écrire comme écrivait Pierre Chaunu. Alors que répondre sinon : venez-y voir, venez-y lire, pas tout, bien entendu, mais prenez un peu votre temps, car le livre, je l'ai dit, offre bien des passerelles et des souterrains, il ne sait peut-être plus raconter l'histoire du monde, mais ouvre tout un monde d'histoires. Voici pourquoi l'image du musée me venait tout à l'heure, en pensant aux collections des palais princiers du XV<sup>e</sup> siècle qui amassaient les éclats merveilleux de l'immensité du monde — si l'on est bien d'accord sur le fait qu'un musée aujourd'hui ne peut pas, ou ne doit pas, plier la diversité des objets et du regard qu'on leur porte à un discours orienté et univoque.

Je pense, en disant ces mots, au vers de René Char que Michel Foucault plaçait en exergue de ses derniers livres : « L'histoire des hommes est la longue succession des synonymes d'un même vocable. Y contredire est un devoir ». Le devoir des historiens est de ne pas froisser la texture du temps, de la restituer dans son étoffe, tantôt rêche et tantôt glissante comme la soie, et avec un peu de recul — un an plus tard — il me semble qu'il s'agit là du sujet véritable de ce livre. Car en ses quatre parties, il met en scène, et sans cesse différemment, le temps du monde : en l'observant à l'arrêt, dans cet atlas politique qui place bord à bord les territoires du monde comme autant d'expériences politiques spatialisées ; en le mettant en mouvement par une chronique où chaque date est une intrigue que précipite la brusquerie efficace de l'événement ; en le figeant à nouveau en cette bibliothèque du XV<sup>e</sup> siècle qui, rassemblant le trésor de la diversité des écritures du monde, rappelle que le livre fut pour les hommes cette machine à construire du temps ; en le restituant enfin dans le buissonnement des devenirs que les essais d'histoire comparée de sa dernière partie maintient, le plus longtemps possible, ouvert et accueillant aux devenirs du monde.

Au pied de la Dame à la licorne, dans cette soie rouge où foisonnent tant de délicatesses, se mire aussi l'abondance du monde et son insolente diversité. Si notre livre a su rendre un peu de cette texture des temps du monde, alors n'est-il peut-être pas complètement indigne de la Dame qui l'honore.

PATRICK BOUCHERON